

Paternelle exhortation du grand-père Canton de Vaud à sa capitale

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 21

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lè papà no marquant que ma fâi po sti l'hivè que vint, eh bin! mon Dieu! faudrâi p'tite sè pannâ. Et pu que dein bin dâi coumoune que lâi â, noutrè preçaut l'ân demandâ âi dzein diéro lau foudrâi de bou, diéro de elliau z'houlle âo bin de clli l'anhracite, quemet ie d'iant â elliau z'affèrè qu'on a ora et que no vignant dau payî jô on fâ lo fouètre. Lè z'on l'ân adan écrit su on petit papà que lau manque tant de bou; lè z'autro que lau faut oncora dau tserbon, tant assebin; et pu çosse et pu cein et bin dâi z'affèrè dinse.

Quand lo syndico de Cregnelu l'a demandâ à Fourdriet cein que lâi failâi po s'ètsaudâ l'hivè, Fourdriet l'a repondu dinse: « *Mé faut on bon tronc, et rein d'autro* ». Lo syndico et lè municipalau l'ân risu à veintro débôtenâ. Sè desant ti « Fourdriet l'è fou! Fourdriet l'è fou! » d'autrâi iâdzo, l'ân aprî l'autro, quemet quand on brâme: « *Ao fû!* »

Ein aprî, tot parâi, lo bossî qu'ètai on malin corps l'a de que ma fâi Fourdriet ètai on tot fin, qu'ein avâi min à li, et que l'ètai bin dein lo cas d'avâi einveintâ oquie po s'ètsaudâ sein tant de bou; qu'ora on a dâi fornet que sant tsaud quasû avoué rein. Fourdriet ein avâi bin su ion *perfectionnâ* quemet d'iant. Mâ que po s'ètsaudâ du la saint Martin tant qu'à la saint Péregrindzo rein qu'avoué on tronc, Fourdriet l'ètai d'obedzi d'avâi on fornet oncora bin mè perfectionnâ que lè perfectionnâ.

Mâ nion ne savâi quemet fasâi, por cein que viquessâi tot mare solet et que dèvesâve pas âi vesin. L'ètai dan on secret. Cein bourlâve lo syndico, li que lâi failâi dâi moûno et dâi moûno et la pllie balla cavetta dau velâdzo. Fourdriet lâi betâve la butse avoué son fornet. Lo syndico, cein lo fasâi pèri de dzalausi et vegnâi tot moindro et asse chet qu'on passi.

On dzo de l'hivè que fasâi on frâi et onna crâmena à fère dzalâ lè leingue dâi fenne dein lo mor, lo syndico que pouâve pas sè retsaudâ à sa carrâte, quand bin bourlâve prau bou, lo syndico dant l'âi tegnâi pe rein mè. Trace vè Fourdriet po vère quemet s'ètsaudâve avoué son tronc. Trâove noutron corps tot dépourent de châ quemet se l'avâi sèi tota la matenâ et lâi dit dinse:

— Estiusâ mè bin, Fourdriet, mâ te sâ qu'on a coumenci einseimbllio. Tè faut mè dere quemet te pào l'ètsaudâ tot l'hivè avoué ton tronc.

— Eh bin, vin pî, so repond Fourdriet.

Lo syndico l'eintre dein lo pâilo et a-te que cein que l'a vu:

Fourdriet l'avâi bin on tronc, mâ n'avâi min de fornet. L'avâi rein qu'onna grôcha corda que l'ètai niâie tot à l'einto dau tronc. Adan, quand fasâi bin frâi, eimpougnîve la corda, terîve son tronc pè lo pâilo, decé, delâ, âo pas, âo trol, âo dissime galop, à drâte, à gautse, que cein lo retsaudâve bin mè qu'on fornet.

Lo tronc pào dourâ encora bin quauque z'hivè.

Et a-te que lo fornet à Fourdriet.

MARC A LOUIS.

Feuilles d'hygiène. — Sommaire du n° du 15 mai 1918. Quelques conseils aux mamans: Dr Eug. Mayor. — Les intoxications par les farines. — Le pain et les dents. Les fruits en médecine. — Pour donner de l'huile de ricin aux enfants. Pour faire avorter un rhume. Nettoyage des chapeaux de feutre. Dépôts calcaires dans les bouilloires. Scones de pommes de terre. Pour économiser le thé. Restes de légumes en potages.

COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

Une de nos meilleures institutrices, Mme Louise Cantova-Chausson, à Aigle, ancienne élève de l'École secondaire de Villeneuve, a envoyé à l'*Éducateur* l'amusant récit que voici, et que le *Conteur* est heureux de reproduire:

Helvètes et Romains. — Orgétorix.

Nous fûmes un jour, avec nos deux classes — première année du degré moyen — à l'orée du bois, voir les pierres druidi-

ques. Celles-ci dûment examinées avec simulacre de sacrifice d'une fillette, puis d'un garçonnet, nous passâmes à la leçon d'histoire:

« La classe A représente les Romains, la classe B, les Helvètes. Ami est Diviko, René le général romain. Les Helvètes descendront de leurs montagnes et arriveront dans la plaine de la Garonne où les Romains s'exercent, expliquons-nous. »

Sitôt dit, sitôt fait. Nos Romains s'alignent: un... deux... un... deux... Soudain, sous la feuillée, un cri retentit: Helvètes! Helvètes! crient nos guerriers en dévalant la pente. Ce fut une mêlée épique qui ne laissa pas de nous effrayer quelque peu: des bras, des jambes, des chapeaux volant en l'air, des branches feuillées claquant au vent et les cris: Helvètes! Rome! dominant le tapage. Soudain, un silence: au détour d'un buisson les deux chefs sont en présence. Le sort des armées — ô sagesse enfantine! — va se décider. Diviko trapu, courtaud, rougeaud, a tôt fait de mettre sur le dos le Romain pâle et efflanqué. La bataille est terminée... croyons-nous. Ah! bien oui. Deux Helvètes apportent le joug, mais les Romains refusent de se soumettre et des scènes inénarrables s'engagent. Chaque Helvète s'empare d'un Romain et celui-ci, malicieux, s'efforce à faire passer avec lui son adversaire, pâle de rage, sous le joug. Force nous est d'arrêter le conflit.

Deuxième acte, plus calme. De retour sur leurs montagnes les Helvètes organisent l'assemblée du peuple. « On ne v... vuet pas les f... f. f. filles », bêgaie Félix. Dociles, les fillettes s'écarterent. Sur une haute pierre, Diviko et ses anciens s'affublèrent de longues barbes de mousse. Ils ont vieilli, n'est-ce pas. Orgétorix, un petit bonhomme fûté, aux yeux brillants, fait de la propagande électorale: « Il faut me nommer roi », dit-il. Voici un récalcitrant. Horreur! Orgétorix lui passe une pomme à moitié rongée, et l'autre acquiesce. Enfin, le délateur s'avance: « Orgétorix veut être roi », crie-t-il.

Un ancien se lève: « La loi helvète condamne à mort quiconque veut être roi. Allez chercher Orgétorix. » Mais Orgétorix se frappe et tombe. La leçon est finie.

Le lendemain, il s'agit, en classe, de raconter l'histoire jouée la veille. J'avise Daniel.

Daniel est un peu sourd, un peu lent, un peu lourd. Il est toujours très surpris quand on l'appelle. Il répond par monosyllabes... quand il répond. Mais aujourd'hui il se lève et débite d'un trait: « Orgétorix a dit à ses camarades: Il faut me nommer roi. Alors un des camarades l'a redit à Diviko. Diviko a dit: Rien de ça; en Helvétie, c'est défendu d'être roi. Et il a envoyé un gendarme pour dire à Orgétorix de paraître en municipalité. Alors Orgétorix a dit: Je suis perdu, et il s'est tué avec un couteau. »

Jamais Daniel n'en a dit autant, aussi est-il très fier. Il jette un coup d'œil circulaire et triomphant à ses camarades, se rassied et me regarde fixement. Visiblement, il sollicite mon approbation: « Bravo, Daniel! »

L. CANTOVA-CHAUSSON.

Fatalité. — On demandait à une garde-malade:

— Eh! bien, comment va-t-il aujourd'hui, votre malade?

— Pas bien, Monsieur, pas bien du tout.

— A-t-on encore quelque espoir?

— Le médecin a dit que si on va jusqu'à demain matin on pourra peut-être le sauver, mais que s'il ne va pas jusque-là, il n'y a plus rien à espérer.

Ingénuité. — C'était durant les jours de froid du mois d'avril. Une dame entend un monsieur dire qu'il n'y avait que deux degrés de chaud:

— Et combien y en a-t-il de froid? demanda-t-elle.

PATERNELLE EXHORTATION DU GRAND

PÈRE CANTON DE VAUD A SA CAPITAL

La chanson que voici, dont nous devons la communication à l'un de nos fidèles abonnés, n'est pas ce qu'on peut appeler une « vieille chanson »; on s'en rend bien vite compte par les événements auxquels elle fait allusion. Elle n'est toutefois pas d'aujourd'hui ni d'hier, ainsi que l'atteste l'esprit qui l'a inspirée. Les vers en sont très libres, trop libres, même. Cependant, cette chanson, dont notre abonné, comme nous, ignore l'auteur — quelqu'un pourrait peut-être nous l'indiquer? — vaut bien d'être rappelée, puisque l'occasion s'en présente, il serait-ce qu'à titre de curiosité.

Elle se chante sur l'air: « J'aime mieux m'occuper de ma mie, ô gué! »

COMME un père à son enfant,
Quand il fait tapage,
Doit un avertissement,
Pour le rendre sage,
Mon cher Lausanne, je veux,
Aujourd'hui te dire un peu
Ce qui me fait sage, ô gué!
Ce qui me fait sage.

Je te vois, en général,
Fort dégringolée:
Tes affaires, ton moral,
Ont p'tite renommée;
Faut pas te monter le coup,
Parce que tu tiens par le bout,
Mes lignes ferrées, ô gué!
Mes lignes ferrées.

Du Tribunal fédéral,
On te fit la grâce;
Mais, morbleu! quel bacchanal,
Pour lui trouver place;
Prends Chissiez, prends Montbenon,
Mais finis-en, nom de nom!
Car cela m'agace, ô gué!
Car cela m'agace!

A force de cabaler,
Aux conseils de Berne,
Tu finis par nous souffler
Place d'arm' et casernes;
Au lieu de tant cancaner,
Tâche donc de les caser,
Ces belles casernes, ô gué!
Ces belles casernes.

Impossible d'arranger,
Tout le monde et son père,
Intérêts du gargotier
Et du militaire,
La commune a bien le Loup,
Mais tu voudrais Couvaloup,
Oh! la sottie affaire, ô gué!
Oh! la sottie affaire!

De ta vieille Faculté
La gloire était pure;
Tout cela s'est éclipse,
Chez toi rien ne dure.
Sortant enfin du sommeil
Tu nous donnes le Réveil!
O Littérature, ô gué!
O Littérature.

Tu nous remplis le canton
De revues, gazettes,
Qui durant tout l'an ne font
Que dire sornettes.
Politique de cafés,
Niaiseries personnelles,
Voilà leur musette, ô gué!
Voilà leur musette.

Bien ajuster un cancan,
Une médisance,
S'insulter sur l'dos des gens,
C'est là leur science.
Tout c'qui n'est pas de leur bord,
On le déchire, on le mord;
Oh la tolérance, ô gué!
Oh la tolérance.

Pendant que j'manque de bras
Aux travaux agraires,
Tu te peuples d'avocats,
Et d'agents d'affaires;

Pour me rendre la santé,
Fais en filer la moitié,
Cultiver la terre, ô gué !
Cultiver la terre.

Lorsqu'on voit un beau garçon
Aimer la dentelle,
Prenant le pain sans façon
De pauvre demoiselles,
Qui de nous ne l'enverrait
Dans les champs, voir s'il saurait
Suer sans flanelle, ô gué !
Suer sans flanelle.

J'ai possédé de tout temps
De fort belles filles,
Sachant cultiver mes champs,
Sages et gentilles,
Mais tu m'en prends chaque jour,
Dont l'humeur, en ton séjour,
Deviens trop facile, ô gué !
Deviens trop facile !

Tu regorges de banquiers,
Race sans rivale,
O peuple pour t'étrier,
Toujours insatiable;
Intérêts et commissions,
Écritures, provisions,
Ainsi l'on te taille, ô gué !
Ainsi l'on te taille.

Mes petites villes aussi,
Suivant ton exemple,
Me donnent bien du souci,
Et souvent je tremble;
Je vois chacun dépenser
Plus d'argent qu'il n'a pu gagner;
Dis-moi que t'en semble, ô gué !
Dis-moi que t'en semble ?

Je veux, enfin, terminer
Ce bout de morale,
Mais tâche d'en profiter
Mieux que la cigale,
Et redeviens le joyau
Du canton de Vaud, si beau,
Vieille capitale, ô gué !
Vieille capitale !

Naïveté. — On lisait il y a quelque temps dans un journal :

« Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M^{me} l'illustre éleveur dont les bêtes à cornes ont été médaillées tant de fois, vient d'être décoré à son tour. »

EN FACE DE L'ENNEMI

Lors de la mobilisation du 121 en 1914, le bataillon est en service d'instruction. Les mouvements sont graves et chacun veut faire son devoir.

Il s'agit de placer des sentinelles. C'est le soir et on est sensé être aux avant-postes.

Le soldat Muyon est de faction au coin d'un bois ; l'arme sur l'épaule, il fait les vingt pas en pensant aux actualités.

Tout à coup, un officier supérieur surgit de derrière un fourré.

— « Voilà l'ennemi, Muyon, que faites-vous en pareil cas ? »

— Mon major, je... f... le camp !... »

Le pauvre Muyon ne peut en dire davantage, il est immédiatement remplacé et traduit devant ses supérieurs pour répondre de son étrange mentalité. On va faire un exemple.

— Allons Muyon, expliquez-vous : c'est bien ce que vous avez répondu et c'est bien là votre intention ?... Allons, répondez !... »

— ... Pardon, mon Major !... seulement, vous ne m'avez pas laissé finir !... je voulais dire encore quelque chose !... je voulais dire : oui... je f... le camp... chercher du renfort, mon Major.

Et c'est ainsi que Muyon se réhabilita et conserva l'estime de ses chefs et de ses camarades.

G.

Pensée. — Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé la demande à autrui (*Confucius*).

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

12

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Ce sont des gens qui n'ont jamais été écoliers ; ou bien ce furent des écoliers bien forts sur la particule et le *que* retranché ; des écoliers admirables de mémoire, sages d'esprit, tempérés de cœur, rangés d'intelligence, bridés d'imagination, et toutes les années couronnés par trois fois ; des écoliers modèles, des modèles selon M. Ratin, des monsieur Ratin en espérance.

Il sont à présent des ministres, des avocats, des épiciers, des poètes, des instituteurs, des marchands de tabac, et, où qu'ils soient, au tabac ou dans la chaire, à la banque ou sur le Parnasse ; ils sont toujours des ministres modèles, des épiciers modèles, des poètes modèles, des modèles, tous des modèles et rien que des modèles, sans plus ni moins, et c'est déjà bien beau !

Que mon amour ne fût pas vif et dévoué, parce que je ne pouvais m'en promettre que de folles extases ; que je ne lui eusse pas tout sacrifié, quand même je n'en pouvais rien attendre, ah ! que vous vous trompez fort ! Pour un seul regard de cette aimable fille, j'aurais donné M. Ratin ; pour un sourire, j'aurais mis le feu aux quatre Elzéviros du Vatican.

Ils montaient l'escalier. Quand ils eurent dépassé mon étage, j'entr'ouvris doucement ; alors l'épagnoul se précipita dans ma chambre, joyeux, brillant, amical. C'était un animal magnifique. Outre sa beauté et l'extrême propreté de son poil soyeux, ses allures, son air et jusqu'à ses manières, avaient quelque chose d'élégant et d'aimable ; en sorte que, faisant abstraction de la différence de nos natures, je me surpris à le regarder avec quelque envie, comme chien de haut lieu, comme chien familial avec des personnes trop élevées pour seulement se plaire à mes respects, surtout comme chien aimé de cette belle demoiselle, pour qui, moi, je n'étais rien. Au nom qui était gravé sur le collier, je me confirmai dans l'idée qu'elle était Anglaise.

Quand le chien fut sorti, je n'eus rien de mieux à faire que m'occuper de ce qui se passait au-dessus de moi. Pour saisir quelque chose de ce qui s'y disait, je m'approchai doucement de la fenêtre. Le peintre et le vieillard causaient ensemble, mais la jeune fille demeurait silencieuse.

« Vous-avez là, monsieur, disait le vieillard, une triste figure à peindre ! et comme cette copie est destinée à suivre bientôt à l'original, ce que vous pourriez y mettre de moins triste sera le bien venu, car je ne suis point curieux de faire peur à mes petits-enfants. Certes, continua-t-il en souriant doucement, ce n'est pas coquetterie que de me faire peindre à l'âge et dans l'état où me voici, et je pense que beaucoup de vos modèles choisissent mieux leur moment. »

— Pas toujours, monsieur, dit le peintre ; une figure aussi vénérable que la vôtre se rencontre plus rarement peut-être que la fraîcheur et la jeunesse elles-mêmes.

— C'est un compliment, monsieur, je l'accepte. Je n'ai plus beaucoup de temps à en recevoir... Lucy, je vous attriste ; mais, ma chère enfant, ne sauriez-vous envisager l'avenir aussi tranquillement que votre père ? Je vous prie, quand nous nous quitterons, qui de nous deux aura le plus à regretter ? J'en fais juge monsieur... »

— Je me résume, monsieur ; il me paraît, comme à mademoiselle, qu'une pareille séparation doit être si à craindre pour tous les deux, qu'il vaut mieux en détourner les yeux.

— Voilà justement, monsieur, ce que j'appelle faiblesse ; c'est celle dont je voudrais guérir ma fille. Je l'excuse, cette faiblesse, quand il s'agit de ces coups qui, trompant de légitimes espérances, frappent la jeunesse dans sa fleur et lui ravissent ses plus belles années qui lui semblaient acquises. Mais quand la mort nous atteint au terme prévu de la vie... quand elle est comme le sommeil qui vient succéder aux fatigues d'une journée laborieuse... quand un père, heureux jusqu'au dernier moment de la tendresse de sa fille chérie, n'aspire

plus qu'à s'endormir dans ses bras... est-ce donc là un si triste tableau qu'il faille en détourner les yeux, et faut-il tant de force pour en soutenir la vue ?... Lucy, pourquoi ces larmes ?... Voyez, tâchez de voir comme moi, mon enfant... et nos jours seront paisibles, et nous en goûterons les joies jusqu'au dernier terme... et ce malheur, bien moins grand lorsqu'on a pu l'envisager en face, ne se grossira pas de tout ce que l'imagination, les fausses terreurs, une inutile résistance y peuvent ajouter de sinistre et de terrible... Pardon, monsieur, ajouta-t-il, c'est notre sujet de guerre avec ma Lucy ; et, sans ce portrait qui m'a ramené vers ces idées, je n'eusse pas pris la liberté de renouveler ici les hostilités... »

J'écoutais avec ravissement ces paroles, qui, tout en m'apprenant tant de choses, paraient encore cette jeune fille d'un attrait de mélancolie et de filiale tendresse. « Quoi ! pensais-je, ces beaux chevaux, ces laquais respectueux, cette calèche, tout ce luxe, tant de sujets de joie ou de vanité, et la reine de ces choses, les yeux mouillés de larmes, qui s'attriste à l'idée de ne pas se dévouer pour toujours à son vieux père ! »

Ce jour même, le portrait vint à la galerie. C'était une simple ébauche, où je reconnus sans peine le beau vieillard. Il occupait la gauche du tableau ; sur la droite, un grand espace laissé vide produisait à mon sens un très mauvais effet.

Mais, dès la seconde séance, le tableau ayant été retiré de la galerie, bien que cette fois la jeune miss fût venue seule, je me confirmai dans l'idée que l'espace vide lui était réservé, et que j'allais enfin contempler ses traits.

« Vous m'aviez promis, mademoiselle, lui dit le peintre, de me fournir un croquis de l'endroit de votre parc où monsieur votre père désirait être placé. »

— J'y ai pensé, monsieur, répondit-elle ; il est dans la voiture. » Puis s'approchant de la fenêtre : « John ! bring me my album, if you please... » Mais je m'aperçus que John n'y est plus, » reprit-elle en souriant.

En effet, ses gens ayant laissé un pauvre diable auprès des chevaux, se récréaient dans quelque café du voisinage.

« Je vais y aller, » dit le peintre.

Mais je l'avais précédé, et déjà je remontais l'escalier, imprimant mes lèvres sur l'album de la jeune miss. J'espérais parvenir jusqu'à la porte de l'atelier, et de là entrevoir sa figure ; mais je rencontrai le peintre en chemin : « Grand merci ! vous êtes, ma foi, le plus charmant garçon que je connaisse. » Et il prit le livre de mes mains.

Je retournai à mon poste plus tranquillement que je ne l'avais quitté, et j'eus grand tort ; j'avais perdu des paroles dont chacune avait un prix inestimable.

«... Le complaisant enfant ! Il sait donc l'anglais ? »

— Fort bien. C'est lui qui d'ordinaire me sert de truchement auprès de vos compatriotes... Un aimable jeune homme ! Il est fâcheux qu'il ne soit pas destiné à devenir un artiste, comme l'y porteraient ses goûts et ses talents... »

Le peintre s'interrompit, puis s'étant levé : « Je veux vous montrer... Voici ! c'est un croquis qu'il fit un jour à cette fenêtre... le lac, un morceau de la prison... Ce mauvais chapeau suspendu à portée des passants, pour quêter l'aumône, indique la présence du pauvre prisonnier pour qui cette belle nature est invisible. »

(A suivre.)

Au restaurant. — Garçon !

— Monsieur ?

— Je vois sur la carte : Bordeaux à 1 fr. 25.

— Oui, Monsieur.

— Et : Bordeaux à 9 fr. Quelle différence y a-t-il entre ces vins ?

— Monsieur n'a qu'à faire la soustraction.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE FR. 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAIT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS